

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE Naturaliste Canadien

VOL. XXII (VOL. II DE LA DEUXIEME SERIE)

No 7

Chicoutimi, Juillet 1895

Rédacteur-Propriétaire : l'abbé V.-A. HUARD

PROPOS DE RETOUR

Il y a bien des semaines que le *NATURALISTE* paraît sommeiller. Le voici qui revient aujourd'hui à sa tâche. Nous ne donnons pourtant à ce numéro de juillet que seize pages, pour ne pas retarder encore sa publication de tout le temps que nous mettrions à rédiger le supplément consacré à la Zoologie ; c'est-à-dire que cette livraison n'a que le nombre de pages auquel nous sommes tenu.— Nous espérons publier le numéro d'août dans une quinzaine de jours, et nous pourrions ensuite reprendre la publication régulière du journal.

Cette longue absence de nos bureaux a causé des ennuis à plusieurs de nos correspondants, nous le savons. Nous le regrettons et nous nous efforçons depuis notre retour de mettre au point notre correspondance.

De même, nous ne savons rien de la littérature scientifique de ces trois derniers mois, et il se peut que cette ignorance involontaire soit la cause de certaines lacunes dans la composition de quelques-unes de nos prochaines livraisons. Ici encore, nous ferons notre possible pour reprendre le temps perdu.

—Ajouterons-nous que nous sommes prêt à faire gentil accueil à tous les envois d'argent qui nous viendront ? Nous souffrons bien d'être toujours si arriéré dans nos paiements. Le *NATURALISTE*, par le fait de beaucoup de ses abonnés, est fort mal noté dans l'esprit de ses créanciers. . .

AU GOLFE SAINT-LAURENT

Je suis revenu d'un voyage sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent et à l'île d'Anticosti, avec un fort bagage de notes et renseignements divers sur ce territoire si différent, à bien des points de vue, des autres parties de la Province ; et je me proposais d'abord de rédiger ces matériaux pour le NATURALISTE. Mais le format du journal est si restreint, et il poursuit déjà la publication de tant de travaux de longue haleine, que je devrai chercher ailleurs un gîte hospitalier pour ces souvenirs d'un voyage en un pays totalement inconnu—on peut dire ainsi sans exagération—de presque tous nos compatriotes.

Je ne veux donner ici que des notions absolument générales sur l'histoire naturelle de la côte du golfe.

Il ne faut pas s'attendre à trouver sur cette côte, constituée presque exclusivement par du sable et des rochers, une végétation comparable à celle des autres endroits du pays situés à l'ouest et au sud. Toutefois le botaniste y rencontrera bien des plantes intéressantes, dont plusieurs même seront pour lui des nouveautés.—La forêt ne présente guère que de petits arbres, appartenant presque tous aux Conifères et aux Bétulacées.—Beaucoup de mousses de diverses espèces, et de plantes de marécages, surtout l'*Iris versicolor*, L., que j'ai vu partout en grande abondance.

L'entomologiste n'y fera pas fortune, du moins sous le rapport de la quantité des spécimens. Il est vrai que l'été commençait à peine quand j'ai parcouru ces régions. Les Névroptères et les Diptères m'ont paru les ordres les mieux représentés, même en faisant abstraction des moustiques qui forment là une nation extrêmement florissante. Parmi les Coléoptères, ce sont les Staphylinides et les Silphides que j'ai rencontrés le plus fréquemment, surtout le *Silpha lapponica*, Herbst., que les gens appellent "bête à morue." Ils désignent aussi du même nom d'autres Coléoptères, et même un petit

Crustacé qu'ils trouvent parfois dans leurs barques de pêche. On ne s'étonnera pas de voir ici particulièrement les Silphides : ces insectes, vivant de matières animales en décomposition, ont ce qu'il leur faut dans les déchets de poisson qui ne sont pas précisément rares dans un tel pays. Je n'ai rencontré presque aucun représentant des Hyménoptères et des Hémiptères, peut-être parce que la saison était encore trop peu avancée.

Sur l'île d'Anticosti, dont je n'ai visité que l'extrémité occidentale, la flore rappelle beaucoup celle des meilleurs endroits de la Province, quoique la forêt ressemble bien à celle de la côte nord. J'ai vu là, notamment, des Berces (*Heracleum lanatum*, L.) de très belle venue. Il m'a paru aussi que la faune entomologique y est bien plus riche qu'au nord (toujours sans parler des moustiques, dont j'aurais trop à dire, si je m'y mettais, et pour cause). Ces différences s'expliquent par la nature du sol de la grande île, qui n'est pas du sable pur comme sur le nord du fleuve.

Les habitants de la mer, Cétacés, Poissons, Mollusques, etc., offrent en ces endroits un vaste champ d'étude au naturaliste ; de même les plantes marines que le flot apporte souvent au rivage ; et les multitudes d'Oiseaux de mer que l'on voit sans cesse tourner sur les vagues pour y faire la pêche, eux aussi, ou s'ébattre en troupes innombrables au-dessus des îlots où ils nichent, remplissant toujours les airs, même la nuit, de leurs cris aigus, tout cela fera le bonheur de l'ornithologiste. A terre, par contre, les oiseaux chanteurs m'ont paru moins abondants que dans nos pays.

Quant aux charmes de ces grands horizons où le ciel et l'eau se confondent sans ligne précise de démarcation, de cette mer tantôt paisible comme la surface d'un beau lac, tantôt fouettée par les vents de tempête, d'une navigation toute faite d'imprévu, où l'on ne peut jamais prévoir à coup sûr quand l'on partira, ni surtout quand l'on arrivera, tout cela est plein de saveur pour un habitant de l'intérieur des terres. Et je comprends aujourd'hui quelle est l'irrésis-

tible attraction de la Mer pour ceux qui vivent d'elle de quelque façon. Un pêcheur ou un marin qui se voient forcés de *s'expatrier de l'océan*, ne seront toujours et partout que des exilés.

LE MUSÉE DE BETSIAMIS

C'est certainement une surprise pour le naturaliste en voyage, que de trouver un important musée d'histoire naturelle sur cette côte nord du Saint-Laurent, et surtout de le trouver dans une bourgade de Montagnais, à Betsiamis.

Il y avait longtemps que j'avais entendu parler de cette collection, mais j'étais loin de penser qu'elle fût aussi considérable. Beaucoup d'institutions renommées, beaucoup de villes même, ne possèdent rien de comparable.

L'établissement de ce musée remonte à l'année 1868. Le séjour à Betsiamis du célèbre naturaliste-voyageur, M. Alf. Lechevalier, qui y passa l'automne et une partie de l'hiver suivant, chez les Pères Oblats, fournit au R. P. Arnaud l'occasion de commencer cette collection.

M. Lechevalier venait d'arriver en Amérique dans le but de se procurer des spécimens d'histoire naturelle pour les musées de l'Europe, et il n'a pas cessé depuis de se livrer aux mêmes recherches dans divers endroits de l'Amérique. En 1873, nous le trouvons à Montréal, faisant le commerce d'objets de musée ; il y passa plusieurs années, faisant de temps à autre des excursions en Floride, pour remonter son fonds de magasin. Il alla se fixer dans le sud des Etats-Unis en 1879 ou peu après. C'était un ami de l'abbé Provancher, et le NATURALISTE a publié autrefois plusieurs communications qu'il lui adressa.—Je le croyais mort depuis plusieurs années; mais j'ai appris du P. Arnaud qu'il en a reçu des nouvelles chaque année jusqu'en 1893. A cette dernière époque, il était au Pérou, et avait perdu une main par suite d'un accident.

Le P. Arnaud ne manqua donc pas de profiter des différents séjours que fit M. Lechevalier à Betsiamis, pour commencer et continuer ses collections d'histoire naturelle. C'é-

fait un habile taxidermiste, et le Père apprit de lui à lever la peau des Oiseaux. Un autre Français, M. Grosjean, qui était alors à l'emploi des Oblats, et qui l'est encore, travailla avec M. Lechevalier et devint lui-même un fort taxidermiste. Ancien soldat d'Afrique, et ayant servi plus tard dans les armées du Nord, durant la guerre civile des Etats-Unis, M. Grosjean est un type très original. Il est pour ainsi dire le curateur du musée de Betsiamis, et il m'en a fait les honneurs avec une parfaite courtoisie, en vrai Parisien qu'il est.

Ce musée est contenu dans l'édifice qui fut le premier presbytère de Betsiamis. Un portique assez curieux en décore l'entrée : il est fait de deux os de baleine, longs de vingt-deux pieds, et réunis par l'une de leurs extrémités de façon à former une ogive. Tout auprès sont des vertèbres de baleine, disposés en sorte de fauteuils, qu'ils imitent assez bien. Tout cela, c'est de la couleur locale, assurément.

C'est l'ornithologie qui est la mieux représentée dans le musée ; c'était aussi la branche favorite de M. Lechevalier. La plupart des spécimens sont des Oiseaux canadiens ; mais il y a aussi des pièces de l'étranger, comme la *Cigoyne blanche*, de Hollande, etc. L'une des vitrines qui attire le plus d'attention est celle qui contient une imitation de rocher d'assez grandes dimensions, recouvert de mousse et de lichens : là-dessus sont placés en diverses positions les Oiseaux de mer que l'on rencontre entre Mingan, et la Pointe-aux-Esquimaux. Ce groupe, qui reproduit fidèlement la nature, est signé : *A. Lechevalier, décembre 1868*, et ferait excellente figure dans n'importe quel musée.—Une collection d'œufs renferme aussi bon nombre de spécimens.—Cette poule que vous voyez là, c'est le premier spécimen qui fut monté pour le musée : c'est bien vrai que tous les musées du monde ont commencé par UN spécimen ! Avis aux débutants.

Quelques Poissons, quelques Mollusques, plusieurs Reptiles, parmi lesquels je remarque l'*Alligator floridanus*, un *Boa* long d'une quinzaine de pieds, un Serpent à sonnettes de grande stature, et une tortue de cinq pieds et demi, com-

posent le reste du musée avec un bon nombre de Mammifères : Lionne, Ours noir de la côte nord, Sanglier de France, Castor, Loup, etc.

Le département ethnologique renferme des objets fort intéressants, par exemple un superbe cométique esquimau : on sait que le cométique est le traîneau auquel on attelle les chiens, au Labrador. Ce sont les seules voitures en usage sur la côte nord. Il y a aussi des attelages et des fouets, et surtout des costumes esquimaux en caribou et en loup-marin, dont la facture témoigne d'une grande habileté et même d'un goût remarquable.

Parmi les objets artificiels, il faut bien mentionner aussi un Orang-outang de forte stature, fabriqué de toutes pièces à New-York, me dit on.

On estime la valeur de ce musée à \$4000, et ce chiffre est loin d'être exagéré, à mon sens.

Voilà l'œuvre du P. Arnaud ! Quelques-uns, dans le public, soupçonnent les mérites de sa vie de missionnaire, qui embrasse près d'un demi-siècle ; mais presque personne ne sait ce qu'il a fait pour la science. Sans doute, le séjour que font plusieurs centaines de sauvages à Betsiamis, chaque été, et les courses apostoliques de ces infatigables Oblats à travers les immenses territoires du Nord, lui ont donné des facilités spéciales pour former cette collection. Mais il y a tant de gens, à qui les facilités de faire quelque chose ne manquent pas, et qui pourtant ne font rien ! En tout cas, je ne me considère pas quitte, par ce qui pr envers le P. Arnaud, et je trouverai l'occasion, j'espère, de mettre un peu en lumière cette longue existence qui est restée bien à l'abri des vanités de la gloire humaine, mais qui aura été si méritoire aux yeux de Dieu.

L'ABBÉ HUARD.

FORMATION DU SAGUENAY

L'ÉPOQUE GLACIAIRE

(Continué de la page 41)

C'est là qu'est le séjour de prédilection de presque tous les gibiers du continent, depuis l'alouette matinale, qui affectionne le voisinage des *homesteads*, jusqu'au cygne superbe, cherchant dans les vastes plaines liquides la solitude qu'il lui faut, un séjour inabordable et sûr, où les herbes gigantesques au vert pâle dérobent au chasseur intrépide la blancheur de son plumage ; c'est là le rendez-vous favori de tous nos oiseaux aquatiques, qui y pondent et couvent plusieurs fois pendant les huit mois de séjour annuel qu'ils y font.

(Dans les pages suivantes de son travail, l'Auteur donne, de l'époque glaciaire, une explication appuyée sur le livre de la Genèse. Ces considérations sont assurément très intéressantes ; mais comme elles nous semblent n'être qu'une digression, nous les omettons, quoique à regret, pour sauver de l'espace.—RED.)

LE CATACLYSME

Après l'époque glaciaire, le règne végétal se ranima comme par enchantement, sous l'influence de la douce et bienfaisante chaleur que les rayons du soleil répandaient enfin pour la première fois, sur la surface de la terre, grâce à l'atmosphère pur qui l'enveloppait depuis la fin de cette époque.

Les plantes crurent à profusion et des espèces les plus variées (mais moins élancées que jadis), à fur et à mesure que la surface du sol se découvrait du linceul gênant et glacé, sous lequel elle était ensevelie depuis des âges.

Les bords du grand bassin sagueuayen qui avaient, eux aussi, subi le sort commun des autres contrées sous les mêmes latitudes, se couvrirent, à leur tour, de toutes les essences de bois que l'on voit encore aujourd'hui, sur les hauteurs et dans

la vallée du lac Saint-Jean. Mais cette future vallée est encore à 200 brasses sous les ondes salées qui baignent ses rivages.

Visitons-la en imagination, cette Méditerranée disparue heureusement pour nous ; transportons-nous par la pensée sur ces rivages que nous avons déjà entrevus au commencement de cette étude, pour les contempler une dernière fois.

Venez, M. l'abbé, venez avec moi jeter un dernier regard sur le passé mystérieux de cette partie intéressante de notre pays. Embarquons-nous sur cette vaste mer dont ni barque, ni nautonnier n'ont encore effleuré les ondes amères, qui vont se confondre à l'occident avec l'horizon sans borne.

Notre vaisseau est là au bord de la falaise, au pied des monts Sainte-Marguerite, qui limitent à l'est l'océan sague-nayen, et qui forment les plus hauts sommets de toutes les Laurentides.

La mer monte encore, mais le courant est nul. Nos avirons à la main, nous poussons au large. Le temps est beau et calme ; la surface de l'eau est comme une glace polie ; le ciel bleu et serein s'y mine avec éclat ; de l'horizon au zénith, la nature se repose.

Nous tournons le dos à ce haut rivage qui borde à l'orient la mer intérieure du Saguenay. Ces montagnes aux contours harmonieux, couvertes de forêts d'un vert sombre, s'estompent davantage au lever du soleil, que nous ne voyons pas encore, mais dont les feux naissants dorment déjà les sommets des hauteurs.

Au détour d'une longue pointe nous traversons une baie profonde bordée de prairies qui s'avancent à une bonne distance du rivage. Des légions d'oiseaux aquatiques, des Cygnes, des Outardes, des Canards de toutes les variétés y prennent leur repas du matin ; ils nagent en famille, s'élèvent à fleur d'eau ou dans les airs, sans s'inquiéter de nous ; ils se séparent en deux rangs pour laisser un passage libre à notre embarcation, qui file toujours vers l'ouest, poussée par le jeu de nos avirons.

Le concert qui s'élève en notes variées de cette troupe immense ne saurait être imaginé, ni imité. Les huards, plus au lar-

ge, dominant tous les tons par leurs cris à gamme descendante, que les échos des montagnes répètent en les affaiblissant.

Plus au large, les Marsouins, les Loups-marins apparaissent à la surface de l'eau et disparaissent tour à tour en soufflant bruyamment.

Le soleil, sortant des hautes terres et s'élevant dans l'espace, répand sur la mer des flots de lumière qui retouchent le tableau en lui donnant plus d'éclat.

La marée, qui était presque étale à notre départ, double la vitesse de notre vaisseau depuis plus d'une heure qu'elle reflue. Des ras de marée en avant de nous, un peu au nord, nous font incliner au sud-ouest pour les éviter.

Les courants augmentant de plus en plus, les écueils surgissant partout en avant de nous, rendent la navigation difficile et même dangereuse.

(A suivre)

P.-H. DUMAIS.

INSECTES DES AGES DISPARUS

Un jour d'avril dernier, étant entré par hasard chez un cultivateur, à quelques milles de la ville de Winnipeg, pour m'y reposer après une longue course dans la prairie à la recherche de quelques canards sauvages, on me montra une superbe pétrification, un vrai trésor surtout pour un entomologiste. Datant probablement du miocène, cette pièce, à peu près de forme triangulaire, montrait sur une de ses faces trois Coléoptères dont les formes étaient restées à un haut degré de conservation. La texture des élytres de deux de ces insectes me rappelait le genre *Microrhopala* actuel de la famille des Chrysomélides ; et, par les formes générales de l'autre, je crus reconnaître un représentant du genre *Coccinella*.

Mes hôtes me dirent que cette curieuse pièce, vestige des âges passés, leur avait été apportée par un membre de leur fa-

mille, de Vancouver, Colombie Anglaise. L'offre de quelques pièces d'argent ne put décider la mère à s'en dessaisir ; c'était tout ce qu'elle possédait d'un fils depuis longtemps parti pour tenter la fortune quelque part.

Durant les époques primitives comme actuellement, les insectes ont toujours fourni le principal contingent du règne animal ; et malgré la fragilité de leur organisation, il nous est arrivé un si grand nombre d'espèces des différentes couches géologiques qu'il ne peut y avoir de doute à cet égard. C'est en frappant les terrains primaires que le marteau du géologue mit à jour les premiers insectes ; les Orthoptères, Névroptères, Hémiptères, inférieurs en organisation aux Coléoptères, Hyménoptères, Lépidoptères, semblent être les seuls représentants de ces âges. La faune se multiplie rapidement pendant l'époque secondaire et se développe vers les espèces plus parfaites. De la période jurassique, Oswald Heer, célèbre naturaliste, a mis à jour en Suisse seulement deux mille spécimens représentant 143 espèces, les Coléoptères y comptant pour la grande majorité. Les Hyménoptères s'y rencontrent rarement, mais deviennent plus nombreux dans l'époque tertiaire qui semble être le berceau du Lépidoptère ; on en a retiré quelques espèces seulement.

GUS. CHAGNON.

LES DERNIÈRES DESCRIPTIONS DE L'ABBÉ PROVANCHER

ORDRE DES HYMÉNOPTÈRES

[Continué de la page 97]

FAM XI. MUTILLIDÆ

SPHÆROPTHALME ALVÉOLÉE, *Sphærophthalma alveolata*,
n. sp.

♀—Long. .20 pce. D'un roux testacé, les yeux avec l'ex-

trémité des mandibules et des antennes, noirs. Tête plus large que le thorax finement ponctué, se rétrécissant un peu en arrière des yeux; l'occiput légèrement excavé et arrondi, mais se dessinant sur les côtés en une crête se terminant en avant par une épine ou mucron. Thorax anguleux en avant, régulièrement arrondi en arrière et tout couvert sur le métathorax de ponctuations profondes se traduisant en petites alvéoles. La tête et le thorax, à part une courte pubescence blanche peu dense, portent de plus longs poils blancs épars; le vertex porte une bande brune entre les yeux. Pattes roux-testacé, avec poils blancs, l'extrémité des cuisses et des jambes postérieures plus ou moins obscure, leurs tarses jaunepâle. Abdomen en ovale conique; le segment basilaire non resserré à son sommet et portant près de son insertion une petite épine de chaque côté; son bord postérieur est marginé de brun; le 2e segment finement ponctué est plus ou moins largement brun à son sommet; les autres sont tous d'un roux brunâtre avec poils blancs ciliés au sommet d'une frange des mêmes poils plus longs et plus denses.—Cap-Rouge. (*)

Peut-être la *canadensis* de Blake que nous n'avons point vue; mais M. Blake ne mentionne pas les épines du dessous de la tête ni de la base de l'abdomen, et ne parle pas non plus des réticulations si apparentes du métathorax.

FAM. XII. SPHEGIDÆ

AMMOPHILE A-NEZ-POINTU, *Ammophila nasalis*, n. sp.

♂—Long. 72 pce. Noir avec l'abdomen roux. La tête et le thorax avec poils blancs, la tête excepté sur le vertex et le thorax excepté sur le dos, couverts d'un duvet argenté brillant, le chaperon se prolongeant en triangle aigu en avant avec la pointe un peu relevée. Antennes entièrement noires. Le métathorax avec fines stries transversales. Ailes hyalines, les nervures noires. Pattes noires, les tarses avec les jambes antérieures brun-roussâtre. Abdomen avec le 1er article du pédicule noir, le 2e roux avec une ligne noire sur le dos, tout le reste roux avec une tache noire sur le dos des segments 1, 3 et 4, et quelquefois aussi sur le 5e.—Los Angeles (Coquillett). (*)

FAM. XIV. POMPILIDÆ¹

POMPILE TRAPU, *Pompilus compactus*, n. sp.—Long.

(*) Type au Musée du Parlement, Québec.

.40 pcc. Noir, l'abdomen fort et brillant avec une obscure réflexion de pourpre, la face noire sans aucune tache, le chaperon légèrement arrondi, antennes assez courtes à pubescence grisâtre à l'extrémité. Bord postérieur du prothorax anguleux, métathorax arrondi. Ailes fortement enfumées à reflets violacés, à 3e cubitale pédiculée, la 2e arrondie antérieurement. Abdomen poli, luisant, fusiforme, sans taches — Vancouver.

Voisin du *scelestus*, Cress., mais en différant par l'absence de sillon sur le métathorax et par la nervation de ses ailes dont la 3e cubitale est pédiculée. (*)

(A suivre)

MOUCHE-DES-CORNES

Nos remerciements à M. L.-A. Bernard, pharmacien-chimiste (1882, rue Sainte-Catherine, Montréal), pour l'envoi d'un échantillon d'une préparation "infaillible pour la destruction de la Mouche-des-cornes." Nous allons tâcher d'en faire l'expérience. Mais chacun peut aussi demander, à l'adresse indiquée, des échantillons que l'on enverra gratis.

POUR LA PATRIE

Nous avons eu la bonne fortune de lire, en épreuves, les cinquante premières pages du roman "*Pour la patrie*", par M. J.-P. Tardivel, dont on annonce la publication prochaine : et nous avons hâte vraiment de voir la suite du livre.

On ne devra pas s'étonner de lire la signature du Directeur de la *Vérité* sous le titre d'un roman ; car l'auteur nous explique que, à l'exemple de quelques autres écrivains, il a espéré faire servir ce genre littéraire à la défense de la religion catholique et de la race canadienne-française : deux nobles causes dont il est l'un des plus habiles et des plus dévoués champions.

Nous reparlerons de ce livre quand il sera publié. En attendant, nous souhaitons que le public lui fasse bon accueil ;

(*) Type au Musée du Parlement, Québec.

et ce souhait, nous le formulons surtout à cause du but que se propose l'auteur, et que nous voudrions bien voir pleinement atteint.

XIe CONGRES INTERNATIONAL DES AMERICANISTES

Nous recevons le programme de ce Congrès et une invitation à y assister ; nous en remercions le Comité d'organisation. Le but principal de ce Congrès (dont le 10e s'est réuni à Stockholm en 1894) est "d'aider au progrès des études ethnographiques, linguistiques et historiques qui se rapportent aux deux Amériques, spécialement pour ce qui touche à l'époque ancienne, avant la Découverte." Le Congrès se réunira à Mexico, du 15 au 20 octobre de cette année.—S'adresser à M. le Premier secrétaire, Mexico. D. F.—Bibliothèque nationale.

LE HOMARD

Un correspondant de Montréal nous demande "si les Homards pourraient vivre et se reproduire dans un lac d'eau douce, et si semblable expérience a déjà été faite."

Le Homard d'Amérique, *Homarus americanus*, qui est la seule espèce vivant de ce côté-ci de l'Atlantique, se trouve dans la mer depuis le Labrador jusqu'au New Jersey, et ne se rencontre sûrement jamais dans l'eau douce ; il y en a aussi dans le fleuve Saint-Laurent, même jusqu'à la baie de Mille-vaches, mais toujours dans l'eau salée.—Bien que nous ne nous rappelions pas avoir lu aucun auteur qui traitât de la question particulière qui nous est proposée, nous croyons pouvoir y répondre, sans crainte de nous tromper, que le Homard placé dans l'eau douce succomberait dans un temps assez court.

Les Ecrevisses sont les formes d'eau douce de la famille des ASTACINÉES ; les Homards sont les formes d'eau salée de la même famille de Crustacés.

On cultive le Homard, en plusieurs endroits, dans des sortes de viviers qui, sans doute, sont alimentés par l'eau de mer.

Certains poissons, comme le Saumon et l'Anguille, vivent alternativement dans l'eau salée et dans l'eau douce ; mais le Homard ne s'aventure jamais en dehors de l'eau salée, ce qui doit signifier qu'il ne s'accommoderait pas d'un séjour dans l'eau douce.

PHOTOGRAPHIE

POUR REPOSER LA VUE

Si l'on pouvait, dans le moment où l'on se fait photographe, oublier complètement que l'on est chez le photographe et devant l'objectif, ce serait l'idéal : l'expression de la figure serait naturelle, on n'aurait pas l'air guindé ; et les yeux ne sembleraient pas prêts à sortir de leurs orbites, comme il arrive quelquefois.

Certains photographes, pour arriver à un résultat satisfaisant, placent, à une certaine distance, une image que le sujet doit regarder pendant l'opération. Mais ça ne réussit pas toujours, les yeux prennent souvent alors une fixité étrange. Il se rencontre des personnes qui ne peuvent fixer un point donné sans que leur vue ne paraisse forcée et que leurs yeux ne clignotent d'une façon tout à fait désagréable.

Un moyen de reposer agréablement la vue est de placer deux images ou deux portraits, l'un à côté de l'autre, sur un écran, et, quand tout est prêt pour la pose, de prier notre ami ou notre client, suivant le cas, de regarder alternativement l'une et l'autre image. Si celles-ci sont placées à une distance convenable, le mouvement des yeux est imperceptible, et l'effet désiré est obtenu.

On peut aussi, comme le font nombre d'éminents praticiens, remplacer ces écrans par la main qu'on tient à la hauteur voulue, et qu'on meut légèrement pendant la durée de l'opération.

ERREUR FATALE

Ne vous est-il pas arrivé, au cours de vos excursions d'amateur, de gâter un négatif et de perdre deux beaux paysages parce que vous ne vous êtes pas rappelé, en exposant une plaque, qu'elle avait été exposée une fois déjà ?

Les chiffres et les lettres sur les châssis à plaques (*plateholders*) servent beaucoup à éviter cette erreur toujours regrettable ; mais le moyen le plus sûr, malgré sa grande simplicité, consiste à prendre des bandes gommées, comme celles qui entourent les timbres-poste, et à en appliquer une sur chaque côté du châssis, de manière qu'elle touche le bord du cadre et la planchette mobile. Tant que cette bande n'a pas été cassée, on est certain que la planchette n'a pas été tirée et que la plaque n'a pas servi.

L'ABBÉ E. POIRIER.

NOS CONFRÈRES DE LA PRESSE

—La *Croix du Canada* a cessé de paraître, il y a quelque temps. Nous avons vivement désiré la fondation d'un journal de ce genre, et, durant son existence, nous avons plus d'une fois exprimé l'estime que nous avons pour ce vaillant organe catholique. Les regrets que sa disparition nous fait éprouver sont donc bien sincères.

—L'*Album industriel*, publié à Montréal, est disparu, lui aussi, depuis notre dernier numéro. Cette revue était bien faite et très intéressante. Il est bien difficile, en notre cher pays, de maintenir une publication strictement scientifique.

—Le *Messager de Saint-Antoine*, bulletin mensuel de la dévotion à saint Antoine de Padoue et de l'*Œuvre du pain*, publié à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi. 25 cts par année. L'expansion merveilleuse que prend chaque jour la dévotion à saint Antoine rendait nécessaire une publication de ce genre, que nous croyons appelée à un grand succès.

—La *Vérité* vient d'entrer dans sa quinzième année. Nous la complimentons de la santé vigoureuse dont elle fait preuve et qui lui assure, espérons-nous, de très nombreuses années d'existence.—Avec tous les catholiques sincères, nous déplorons l'issue malheureuse du procès que notre confrère avait porté en cour d'appel, et que nous comptons devoir se terminer autrement dans l'intérêt de la religion et de la presse honnête.

—Le *Canada*, d'Ottawa, et l'*Ouvrier catholique*, de Biddeford, Me, nous font la faveur de publier le sommaire de notre revue. Nos remerciements à ces bienveillants confrères.

PHILOGOLOGIE ENTOMOLOGIQUE

Quelle différence y a-t-il entre un moustique, un brûlot et un maringouin ? demande le correspondant A. dans le numéro d'août du *Bulletin des recherches historiques*.

Il s'agit ici moins de Diptérologie (étude des Diptères ou mouches) que de linguistique. Consultons donc Littré, l'arbitre souverain. Et d'abord, procédons par élimination : puisque ce philologue nous apprend 1o que "maringouin" est le nom vulgaire de diverses espèces de *cousins*, et que 2o les cousins sont des "moustiques", il en faut conclure que *moustique* et *maringouin* sont des synonymes. Le premier terme est de style noble ; le second, de langage vulgaire.

Mais en dehors des livres, dans la cruelle pratique, en Canada surtout, voici ce qui en est, d'après l'expérience des voyageurs.

Le MOUSTIQUE est une petite mouche, toute petite, qui cherche bien à se nourrir à vos dépens, mais en vous dérangeant le moins possible : pas de bourdonnement, piqûre sans douleur. Mais piqûre il y a ! Et comme l'insecte ne fait pas de pansement, la plaie reste béante, et le sang coule sans que vous vous en aperceviez.

Le BRULOT est une mouche encore plus minuscule, quelque chose d'à peine visible, quelque chose de presque métaphysique. Or ce quelque chose d'idéal vous arrive traîtreusement, s'introduit même à travers cheveux ou barbe, vous pique, et verse du plomb fondu dans la blessure. Son nom est bien justifié.

Le MARINGOUIN, qui est le vrai cousin, est une mouche de 2 à 3 lignes de longueur, à côté de laquelle on frappe toujours quand on cherche à l'écraser. C'est l'un des insectes les plus parfaitement organisés ; sa trompe, particulièrement, est d'une délicatesse inouïe. Voilà qui est bien propre à nous réconcilier avec ce brave insecte qui, avant de nous attaquer, prend soin de nous avertir par son chant de guerre. Sa piqûre, par exemple, est bien douloureuse, irritée par les sucs vénéneux qu'il y a déposés. Mais il faut lui pardonner : c'est sa façon de faire du "struggle for life." Chacun gagne comme sa vie comme il peut.

-----o-----

Nous sommes forcé, par manque d'espace, de renvoyer au prochain numéro notre compte rendu bibliographique.